

Journaliers de la région de Sudbury, 1891-1911

Emily Reynolds

Département d'histoire

Université Laurentienne (Sudbury, Ontario)

La région de Blezard et Hanmer, avec celle de Chelmsford, forment ce qu'on appelle la Vallée. Elles constituent une zone agricole située à une vingtaine de kilomètres au nord-ouest du centre de la ville de Sudbury. Ce sera l'un des terrains d'observation de cette étude, qui propose une réflexion sur le travail de journalier au tournant du siècle.

Cette recherche portera sur les caractéristiques des journaliers dans trois domaines en particulier. Les trois types de journaliers qui seront observés sont : 1) le journalier minier, 2) le journalier-cheminot et 3) le journalier agricole. Nous nous demanderons si cette occupation ne fait que rassembler différents individus qui partagent accidentellement un sort commun pour former un groupe hétérogène. Les journaliers sont des ouvriers payés à la journée, qui font du travail manuel. Ces hommes sont aussi connus comme des travailleurs non qualifiés et nous examinerons pourquoi il en est ainsi.

Historiographie

L'histoire du travail n'a pas accordé beaucoup d'attention à ces travailleurs pourtant omniprésents au tournant du XX^e siècle. Même les spécialistes de l'histoire ouvrière au Canada ne font qu'une allusion à leur type de travail ou encore ne les mentionnent pas du tout¹. Ceux qui le font restent brefs et semblent s'accorder sur un point : la vie de ces gens et la durée de leurs emplois demeurent imprécises et obscures.

David Montgomery (1987), l'un des rares auteurs à s'être arrêté assez longuement sur les journaliers, leur a consacré un chapitre complet intitulé

¹ Voir par exemple Craig Heron et Robert Storey, « On the job in Canada », dans *On the Job, Confronting the Labour Process in Canada*, sous la direction de Craig Heron et Robert Storey, Kingston et Montréal, McGill-Queen's University Press, 1986, p. 3-46; Bryan D. Palmer, *Working Class Experience, The Rise and Reconstitution of Canadian Labour*, Toronto et Vancouver, Butterworth, 1983; Bryan D. Palmer (dir.), *Labouring the Canadian millennium, Writings on Work and Workers, History and Historiography*, St-John's, Canadian Committee on Labour History, 2000; Gregory S. Kealey, *Workers and Canadian History*, Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 1995.

The Common Labourer (Montgomery, 1987), dans lequel il dresse un portrait général de ces travailleurs. Les propos de Montgomery ont beaucoup inspiré notre recherche. Nous nous arrêterons plus longuement sur son approche un peu plus loin.

La méconnaissance générale des journaliers dans l'histoire ouvrière du Canada s'explique sans doute par le fait qu'ils ont rarement été les catalyseurs des grèves et qu'ils ont été très peu militants. La seule exception serait peut-être la grève des terrassiers, ces journaliers des chemins de fer sur lesquels Donald Avery a rédigé un texte (Avery, 1983). Les journaliers des chemins de fer, aussi connus comme les journaliers-cheminots, sont mentionnés de temps à autre dans l'histoire du travail. En fait, il serait très difficile de les éclipser, étant donné qu'ils ont composé la plus grande partie de la main-d'œuvre requise pour la construction des chemins de fer transcontinentaux (Craven et Traves, 1986).

Le journalier minier occupe, lui aussi, une place significative dans son secteur économique. Désigné comme un manoeuvre, il se présente comme un travailleur non spécialisé. Plusieurs ouvrages traitant des mines du Nouvel-Ontario décrivent les travailleurs, mais aucun ne porte une attention particulière au travail du journalier². Il faudrait néanmoins souligner l'importance des travaux de Karey Reilly qui, en analysant l'immigration italienne à Sudbury au tournant du XX^e siècle, a esquissé les caractéristiques du travail de journalier, un type de travail qu'occupait la majorité des immigrants italiens³ (Reilly, 1996).

Comme on peut le constater, très peu d'études sont consacrées au journalier, et encore moins au journalier agricole, qui sera le troisième type de journalier que nous étudierons.

L'existence du journalier agricole a reçu un éclairage inspirant dans l'ouvrage de l'historien Bruno Ramirez intitulé *Par monts et par vaux* (1991). Selon lui, le journalier exerce plusieurs rôles et il compte dans ses rangs des fils d'agriculteurs qui ne possèdent aucune terre ou en possèdent peu. Cette situation est provoquée par l'industrialisation ainsi que par l'accumulation

² Voir entre autres Guy Gaudreau, *L'histoire des mineurs du Nord ontarien et québécois*, Sillery, Septentrion, 2003; Paul de la Riva, *Mine de Rien : les Canadiens français et le travail minier à Sudbury, 1886-1930*, Sudbury, Prise de parole et l'Institut franco-ontarien, 1998; Casey Owens, « Le licenciement d'avril 1919 à la Mond Nickel : drame ou simple épisode de la vie ouvrière? » dans *Actes de la 11^e Journée Sciences et Savoirs*, sous la direction de Micheline Tremblay, Sylvie Lafortune et Patrice Sawyer, Sudbury, ACFAS-Sudbury, 2005, p. 131-161; Jason Vander Meulen, « Autonomous toil: a working class history of Mond Nickel mine workers in Northern Ontario, 1901-1910 », M.A. (histoire), Université Laurentienne, 2003, 94 p.

³ Voir aussi de Karey Reilly, « Mobilité transatlantique et mobilité continentale avant la Première Guerre mondiale : Les Italiens de Copper Cliff », dans *L'histoire des mineurs du Nord ontarien et québécois*, p. 93-115; « Les Italiens de Copper Cliff, 1886-1912 », *Revue du Nouvel-Ontario*, 17, 1995, p. 49-76.

des terres par quelques individus (Ramirez, 1991). En fait, l'augmentation du nombre de journaliers est le résultat direct du manque de terres, de telle sorte que « ...l'agriculture de subsistance devint de plus en plus synonyme de prolétarisation (Ramirez, 1991 : p. 30). » Nous proposons de voir si ce phénomène est apparent dans les régions agricoles entourant Sudbury.

Selon Donald Dennie, auteur de *À l'ombre de l'INCO* (2001), ce fait semble être très présent à Chelmsford et dans la Vallée dès le XX^e siècle. Dennie mentionne l'accumulation des terres à Chelmsford par quelques individus (Dennie, 2001), ce qui provoque éventuellement un manque de terres pour les générations suivantes. C'est dans ce contexte qu'il consacre une partie de son étude aux emplois rencontrés le plus fréquemment au début de la colonisation de Chelmsford. Il n'est pas surprenant de découvrir qu'un de ces emplois est celui de journalier. « Au début de la colonisation, la structure occupationnelle est très simple et dominée par les cultivateurs, les journaliers et les cheminots (Dennie, 2001 : p. 115) ». Il faut noter, par contre, le manque de sources au sujet des agriculteurs de la région, car sans ces sources, il est très difficile de définir qui étaient les agriculteurs de subsistance et qui étaient les agriculteurs qui avaient accumulé la majorité des terres dans la région.

Abordons maintenant le chapitre que Montgomery (1987) a consacré aux journaliers. Selon lui, les journaliers au début du XX^e siècle représentent une main-d'œuvre dite non spécialisée qui dépend de ses bras, qui connaît une forte mobilité et qui n'est pas spécifique à une industrie en particulier. En somme, ils affichent des caractéristiques très semblables aux journaliers qui existaient deux siècles plus tôt (Montgomery, 1987 : p. 59). Le travail manuel du journalier n'aurait donc pas changé en tant que tel au cours des années, sauf que son environnement aurait changé. « [C]ommon labourers were not an archaic vestige of pre-industrial society. In fact, their largest employers included the most highly capitalized industries: railroads, steel, chemicals, mining and metal fabricating (Montgomery, 1987 : p. 60) ». Cela suppose notamment que la mécanisation caractéristique de ces secteurs industriels n'est pas généralisée à l'ensemble des étapes de la production. Certaines étapes essentielles du travail dans ces secteurs restent manuelles et comme le volume de production de ces secteurs industriels est considérable en raison de la mécanisation, il s'ensuit que les besoins de journaliers sont proportionnels au volume de production, c'est-à-dire tout aussi considérables.

Montgomery (1987) explique que les journaliers ont été perçus négativement par la société, car, souvent, ce sont des hommes sans terre, instables, sans métier et sans spécialité. Leur survie dépend entièrement de leur force musculaire. Il cite, en exemple, la description que fait un dirigeant de l'*International Harvester*, H. A. Worman, en 1908 : « men of mighty thews and sinews under poor control, lacking the brain development, experience or training which would fit them for anything but routine muscular

effort⁴ ». Cette description péjorative et stéréotypée pouvait être, entre autre, encouragée par le fait que ces hommes étaient souvent célibataires, immigrants, ne parlaient pas la langue locale et ne s'assimilaient pas facilement aux petites communautés.

La cause nous paraît entendue : les journaliers paraissent largement négligés par les historiens, mais aussi par les communautés qui les ont accueillis. Si l'on s'en tient uniquement aux études publiées, il est très facile d'oublier le journalier ou de l'écarter des analyses sociales. Il se peut aussi que le journalier ait, dans la plupart des cas, été ignoré, car le métier englobe plusieurs tâches et il est très difficile de lui donner une description exacte. On pourrait dire, en quelque sorte, que le journalier est une catégorie fourre-tout, qui comprend plusieurs facettes. Il nous semble que c'est un métier qui rassemble différentes personnes qui ont très peu en commun, sauf la recherche d'un travail rémunéré.

Problématique

Traditionnellement, un journalier peut être défini comme étant « un ouvrier agricole payé à la journée⁵ (Dictionnaire Hachette encyclopédique, 2001 : p. 866). Selon d'autres sources, un journalier est un ouvrier dont le travail est caractérisé par des tâches laborieuses (Webster's New World Dictionary, 1974 : p. 786). Mais est-ce suffisant? N'y aurait-il pas moyen d'en apprendre davantage sur ce grand oublié de l'histoire du travail? C'est l'un des objectifs de ce travail. Un autre objectif de cette recherche est de lever le voile sur l'ambiguïté du terme journalier en dressant un portrait systématique de son travail et de son environnement, tout en gardant en vue les multiples facettes de l'emploi du journalier. Étant donné que le métier du journalier est une catégorie fourre-tout, nous nous demandons pourquoi certaines personnes sont considérées comme journaliers alors que d'autres, occupant des fonctions similaires, héritent d'un poste considéré comme spécialisé.

Comme le journalier se retrouve partout, nous avons choisi de l'examiner spécifiquement dans le milieu minier et dans les chemins de fer de la région de Sudbury ainsi que dans le milieu rural de la Vallée. Ce qui nous est apparu évident, ce sont les caractéristiques qui diffèrent d'un secteur à l'autre. Il est aussi important de mentionner que, en ce qui concerne les journaliers du monde rural, il nous a fallu rester très attentif aux points de similitude qui les rapprochent des agriculteurs. Il est possible que les journaliers ne soient

⁴ H.A. Worman, « Recruiting the Workforce. IV-Hiring the Unskilled Workman » dans *Factory*, I (Feb. 1908) p. 158, cité dans David Montgomery, *The Fall of the House of Labour*, p. 61.

⁵ Voir aussi *Le Petit Larousse*, Paris, Librairie Larousse, 1959, p. 577.

⁶ Nous tenons à remercier Paul de la Riva de nous avoir donné accès à sa banque de données.

que des agriculteurs en devenir ou même qu'ils soient des agriculteurs de subsistance qui ont besoin d'un travail rémunéré pour survivre. L'agriculture est-elle une occupation dite plus noble? L'agriculteur exerce-t-il un métier plus valorisé que celui de journalier? En tenant compte de ces questions, il nous semble qu'il y a des gens qui seraient en réalité des journaliers, mais qui se déclarent agriculteurs dans les recensements, car c'est un emploi plus valorisé. C'est pourquoi nous voulons élargir la notion de journalier pour y inclure non seulement les hommes qui se déclarent journaliers dans le recensement nominatif, mais aussi les individus qui se déclarent agriculteurs tout en travaillant six mois ou plus hors de leur ferme. L'idée ici est que ces agriculteurs pourraient pratiquer un travail journalier qui leur permet de survivre ou d'arrondir leur budget familial.

Les travaux publiés par des historiens au sujet des mines sont suffisamment nombreux pour nous fournir un portrait du journalier du monde minier. Cependant, il en va tout autrement pour les journaliers du chemin de fer à Sudbury et des journaliers agricoles sur lesquels on en connaît très peu. Des sources primaires sont indispensables pour approfondir notre connaissance de la situation de ces deux derniers. Grâce aux recensements nominatifs du Canada, il est possible de trouver des données spécifiques au sujet du journalier de la région entourant Sudbury, tels son origine, son occupation principale et parfois son occupation secondaire ainsi que le nombre de mois ou de semaines travaillés pendant l'année, suivant l'année du recensement. Ces simples données sont essentielles pour dresser le portrait de ces travailleurs. Dans ce but, nous avons dépouillé systématiquement les données du recensement nominatif du Canada pour les années 1891 et 1901 pour les cantons de Chelmsford, de Balfour, de Rayside, de Blezard, de Hanmer, ainsi que de McKim, qui est de nos jours dans le district de Sudbury. Nous avons aussi inclus un traitement partiel du recensement de 1911.

Le journalier minier

Dès ses débuts, le travail minier a un grand impact sur la région de Sudbury, spécialement dans le canton de McKim où plusieurs mines sont exploitées. La région de Sudbury, ainsi que les villes environnantes, ont profité de la prospérité générée par les activités minières des alentours. « Construction of roads, utility lines and mining camps created yet more prosperity; villages like Whitefish, Wahnapiatae and Chelmsford received periodic boosts from the lesser mining booms (Kratz, 1992 : p. 55) ».

À partir de la fin du XIX^e siècle, ces mines ont beaucoup besoin de main-d'œuvre et, pour combler leurs besoins, elles embauchent un nombre considérable de manœuvres, notamment des immigrants, pour accomplir les tâches qui ne requièrent aucune formation, mais seulement de la force physique. Vers 1912, le manœuvre, aussi connu comme journalier de jour,

c'est-à-dire travailleur à la surface, et le rouleur, qui travaille sous terre à pousser les berlines vers les puits (Gaudreau, 2003 : p. 74), représentent environ 50 % de la main-d'œuvre à l'INCO (de la Riva et Gaudreau, 2003 : p. 129).

Pour éclairer le sujet, il serait important de définir ce que nous avons considéré comme un travail spécialisé dans la mine et ce qui est un travail non spécialisé, comme celui du manœuvre. Pour des raisons de clarté et de précision, nous avons repris les regroupements occupationnels retenus par Gaudreau dans l'ouvrage *L'histoire des mineurs du Nord ontarien et québécois* (2003, p. 74). Si l'on s'inspire de ces regroupements, le travail spécialisé inclut les tâches spécialisées du fond (forage, boisage, écaillage, etc.) et les métiers de la construction et de la mécanique (charpentiers, maçons, machinistes, mécaniciens, etc.). En ce qui concerne les tâches spécialisées par rapport aux tâches non spécialisées, il nous apparaît que ce sont des concepts arbitraires, qui semblent être attribués par la compagnie qui embauche ces travailleurs et même par l'historien, de sorte que ces concepts ne décrivent pas nécessairement la formation des travailleurs.

Selon la base de données créée par Paul de la Riva, lequel a examiné les dossiers des ouvriers embauchés pour la première fois à l'INCO avec les noms de famille commençant par B et L, seulement 8,3 % des manœuvres embauchés entre 1912 et 1914 sont de nationalité canadienne⁶. Il s'agit ainsi massivement d'immigrants. Le groupe principal se compose d'Italiens, suivis des Polonais qui représentent respectivement 52,8 % et 24,3 % du groupe total⁷. Cette composition ethnique ne peut pas être le fruit du hasard. Il nous semble possible qu'elle soit le résultat d'une politique d'embauche à la mine. En effet, selon Gaudreau, ces nouveaux venus étaient moins exigeants face aux conditions de travail dans les mines et on pourrait même suggérer que la compagnie estimait qu'ils resteraient à l'emploi de leur entreprise plus longtemps que les Canadiens, car les immigrants n'avaient pas, comme les Canadiens, l'appui d'un réseau familial (Gaudreau, 2003 : p. 40). Sauf que cela n'est pas le cas décrit par Karey Reilly (2003), comme il sera question un peu plus loin, car plusieurs immigrants journaliers avaient une forte mobilité⁸.

Au début du XX^e siècle, un grand nombre d'immigrants venus dans la région de Sudbury travaillaient dans les mines et une grande proportion de ces travailleurs était manœuvre. Ces immigrants ont donc remplacé les

⁷ Fiche d'embauches de l'INCO, lettres B et L.

⁸ Cela dit, il faut éviter d'associer exclusivement le travail des immigrants au seul travail non qualifié de journalier. Beaucoup ont exercé un travail spécialisé et nous sommes très consciente de la valeur de leur contribution inégalée dans les activités minières. Comme Gaudreau le rappelle, les immigrants ont beaucoup contribué à la modernisation du métier.

Britanniques et les Américains dans les postes de journaliers (Gaudreau, 2003 : p. 40). « Du côté des manœuvres — ceux du fond et du jour sont ici regroupés —, la majorité sont déjà des immigrants en 1901, avec un solide contingent italien, ce qui n'était pas le cas en 1891 » (Gaudreau, 2003 : p. 71).

Dès le début du XX^e siècle, les immigrants italiens se taillent une place à Copper Cliff.

« In 1901 there were approximately 328 Italians living in Copper Cliff, forming almost 9 percent of the population. By the 1911 Census, Italians were the second-largest ethnic group in Copper Cliff after the Anglo-Saxons (Goltz, 1992 : p. 81) ».

Reilly, mentionnée plus haut, a relaté la forte mobilité des ouvriers italiens, dont beaucoup sont des « oiseaux de passage » (Reilly, 2003 : p. 108). Ce sont de jeunes hommes italiens qui travaillent pendant un temps limité dans la mine du Canadian Copper Company avant de se déplacer. Plusieurs retournent dans leur pays natal avec leurs économies pour s'y établir. D'autres partent à la recherche d'un emploi mieux rémunéré (Reilly, 2003 : p. 110).

Selon Alain Daoust (2003), l'analyse des travailleurs des mines doit se faire en tenant compte de leur mobilité interne, car il suppose qu'il est possible qu'il y ait un apprentissage sous terre. Il remarque, entre autres, que l'expérience antérieure dans certains emplois miniers augmente leurs chances de recevoir un poste spécialisé, comme foreur par exemple. « [P]lus le travail est spécialisé, plus l'expérience antérieure entre en jeu pour l'obtention de tel poste » (Daoust, 2003 : p. 218).

Selon lui, la possibilité d'avancement pour le journalier est beaucoup plus forte s'il est rouleur que s'il est manœuvre de jour, car le rouleur est en contact direct avec le foreur. Les cas d'hommes qui passent de manœuvre à foreur sont très rares (Daoust, 2003 : p. 221). D'après Daoust, la mobilité interne est considérable, surtout parmi les manœuvres qui vont d'un emploi sous terre à un emploi de jour⁹, de sorte que cette mobilité est surtout horizontale et n'implique aucun avancement. Cependant, il est intéressant de noter qu'à l'INCO, selon un échantillon des fiches du personnel de 1912 à 1939, des 349 rouleurs, 45 occupent le poste de foreur après cinq emplois (Daoust, 2003 : p. 221). L'idée d'apprentissage vient du fait que le rouleur est déjà sous terre et est en contact direct avec les employés spécialisés; il a donc la possibilité d'observer et d'apprendre sur le terrain (Daoust, 2003 : p. 222). Le journalier des mines n'est pas alors nécessairement un poste sans possibilité d'avancement et nous pourrions penser que certains journaliers travaillent dans l'espoir de devenir un jour aide-foreur et ensuite foreur (Gaudreau, 2003 : p. 35).

Parfois, c'est le hasard ou la chance qui fait qu'un homme devient foreur après avoir occupé plusieurs postes sous terre, alors que d'autres n'auront jamais l'occasion de pratiquer ce métier spécialisé. Comme nous l'avons vu,

seulement 45 de 349 journaliers atteignent éventuellement un poste spécialisé. Pourtant, le métier de forage ne prenait pas plusieurs années à maîtriser, comme c'était le cas des métiers artisanaux traditionnels.

Cependant, il est important de remarquer que dans le métier de manœuvre et de rouleur, une grande proportion des ouvriers quittent la mine après leur première embauche, ce qui reste fort représentatif du travail de journalier. Peut-être ces hommes ne sont-ils jamais restés à un emploi assez longtemps pour se faire promouvoir à un poste supérieur. Selon Peter Baskerville et Eric Sager (1998), les hommes qui quittent la mine sans avis utilisent cette tactique comme outil de négociation et aussi en guise de protestation contre les mauvaises conditions existant dans les mines (Baskerville et Sager, 1998 : p. 79). Ces hommes laissent souvent la mine pour un autre emploi, car les conditions de travail sous terre sont très difficiles et ce type de travail fait peur à plusieurs. Le travail minier avant la mécanisation était un dur et très dangereux labeur. Les blessures et les accidents mortels n'étaient pas rares.

Une autre caractéristique ressort aisément de la banque de données de Paul de la Riva au sujet de ces journaliers miniers : leur statut matrimonial. En effet, il est intéressant de noter que des 288 hommes échantillonnés, 206 étaient célibataires. Comme nous avons déjà noté que la plupart de ces ouvriers étaient immigrants, nous pouvons penser que ces hommes sont venus de leur pays natal pour travailler outre-mer avec l'espoir d'accumuler assez d'argent pour pouvoir retourner chez eux et s'y établir.

Retenons donc que le travail minier demeure, pour la grande majorité des journaliers engagés dans ce secteur, une occupation temporaire. Les journaliers immigrants retournent à leur pays natal ou se déplacent vers d'autres régions pour travailler. Pour certains, le poste de journalier est temporaire, car il peut servir d'apprentissage pour devenir aide-foreur ou foreur. C'est une occupation temporaire aussi pour ceux qui vont d'un secteur économique à l'autre, qui sont journaliers miniers une semaine et ensuite se déplacent pour travailler comme journaliers-cheminots. Certains font carrière comme journalier, tandis que d'autres occupent des métiers spécialisés mais finissent leur carrière comme journalier. La réalité est que ce secteur, comme tout autre secteur qui embauche des journaliers, englobe différents types de gens avec des itinéraires distincts.

Le journalier des chemins de fer

Étudions maintenant le journalier des chemins de fer, que nous appellerons aussi le journalier-cheminot. La source principale de notre examen demeure les recensements de 1891 et de 1901 auxquels nous ajoutons la base de données de la société généalogique de l'Ontario (OGSPI, 2006). Avant de procéder, il serait important de dire quelques mots au sujet de cette banque de données. Les généalogistes-amateurs ont dépouillé les recensements de l'Ontario

de 1851 à 1901, certains en partie et d'autres, complètement. D'après notre recherche, la banque de données reste fidèle aux données des recensements. Ce n'est pas une source parfaite, mais c'est un outil utile qui a ses mérites. Accessible par Internet, cette banque de données ne devrait pas être négligée par les historiens. Elle facilite grandement la recherche, non seulement parce qu'elle rend plus lisible bon nombre d'informations, mais aussi parce qu'elle synthétise les principaux éléments biographiques des individus recensés. Ce qui nous a été le plus utile est le fait que, pour plusieurs personnes recensées, les généalogistes ont créé un lien entre les recensements, ce qui permet de suivre ou de repérer ces mêmes personnes au fil des ans. Souvent, il est possible pour un certain individu en 1871 d'être retrouvé dans certains cas en 1881, s'il est toujours en Ontario.

Revenons à l'examen des caractéristiques des journaliers-cheminots, qui se fera en retenant trois sites ferroviaires de la région : celui de la région de Sudbury (McKim), celui du village agricole de Chelmsford et celui du village ferroviaire de Cartier. En 1891, on s'étonnera peut-être de trouver à peine 12 hommes qui se déclarent journaliers de chemin de fer, car Sudbury, qui n'a pas encore le statut de ville, est un important carrefour ferroviaire. En effet, comme l'atteste le tableau 1, l'ensemble des travailleurs des chemins de fer y sont nombreux puisqu'ils dépassent la quarantaine¹⁰. De ces 12 journaliers, huit sont mariés et chefs de famille, deux sont célibataires et se déclarent fils, un autre est veuf et chef, tandis que le dernier est célibataire et pensionnaire. Dans trois cas sur 12, le statut serait peut-être temporaire, alors que pour les autres, l'emploi de journalier semble permanent à cause du statut familial. On ne s'étonnera pas alors de constater que presque les trois quarts d'entre eux ont plus de 30 ans.

Examinons maintenant les emplois antérieurs qu'occupaient ces 12 journaliers à Sudbury en 1891, grâce à la banque de données de la Société généalogique de l'Ontario. Seulement trois d'entre eux ont été repérés. Comme nous ne savons rien des autres, nous devons rester prudents. Néanmoins, il est intéressant de constater que deux de ces hommes sont encore journaliers en 1901 et résident dans la région, un à Sudbury et l'autre dans le canton de Rayside. Quant au troisième, il se déclare garde-ligne (*trackman*) en 1881 dans la région de Renfrew, mais on ne connaît pas son métier en 1901. Cela paraît être très représentatif de leur mobilité étant donné que seulement deux des 12 journaliers résident encore dans la région.

⁹ Les emplois de jour sont les emplois à la surface.

¹⁰ Pour identifier les différentes occupations liées au chemin de fer, nous avons systématiquement dépouillé les recensements nominatifs de 1891 et de 1901, en retenant notamment toutes les occupations contenant le terme *railway* ou *railroad*.

Tableau 1
Journaliers-cheminots de Sudbury en 1891

journalier de chemin de fer»	12
chef de train	2
chauffeur (<i>fireman</i>)	4
inspecteur	1
serre-frein	4
tTélégraphiste	3
mécanicien (<i>locomotive et railway engineer</i>)	4
sous-traitant ferroviaire (qui emploie 250 hommes)	1
attaleur (<i>yardsman</i>)	1
aiguilleur	1
teneur de livre	1
contremaître	2
surveillant (<i>railway freight checker</i>)	2
superviseur	1
réparateur du télégraphe	1
agent au dépôt C.P.	2
opérateur	1
commis (<i>railway express clerk</i>)	1
Total :	44

* Nous avons inclus un poseur de voies ferrées (*railway tracklayer*) avec les journaliers.

Source : Recensement nominatif du Canada de 1891, district de Nipissing, canton de Blezard et McKim, 1891.

Dix ans plus tard, en 1901, on compte cette fois 43 journaliers des chemins de fer dans le seul quartier Ryan¹¹ où habite la majorité des cheminots de la ville de Sudbury. Vingt-cinq d'entre eux sont nouvellement immigrés de l'Italie et huit d'entre eux ont travaillé non seulement pour la société ferroviaire mais aussi dans un autre travail non précisé pendant quelques mois¹².

La caractéristique commune de ces journaliers en 1901 est que 36 des 43 journaliers se déclarent pensionnaires, de sorte qu'on peut supposer qu'ils sont mobiles. Ils le sont parce qu'ils viennent d'arriver ou parce qu'ils sont appelés à travailler à d'autres sites de l'entreprise. Plusieurs d'entre eux

¹¹ Le quartier Ryan comprend la gare du Canadien Pacifique et ses environs. La ville comprend trois quartiers, ceux de Ryan, McCormick ainsi que Fournier.

¹² En fait, le recenseur a indiqué qu'ils avaient travaillé quelques mois à domicile, ce qui semble être une erreur.

sont mariés et vivent en pension, ayant laissé leur femme soit en Italie, soit dans une autre ville. Cette présence italienne ne doit pas nous étonner et ne constitue pas un phénomène nouveau, car Reilly avait relevé le fait que les premiers immigrants italiens en 1883 étaient des journaliers de chemin de fer employés par le Canadien Pacifique (Reilly, 2003 : p. 94).

Deux maisons de pension logent presque tout le groupe. L'une de ces maisons, accueille 10 journaliers de chemin de fer, et tous sont originaires du Québec. La seconde loge 25 journaliers de chemin de fer, tous immigrés de l'Italie entre 1898 et 1901. Cette pratique mérite d'être soulignée, bien qu'il soit difficile de dire si cette ségrégation résidentielle peut -être attribuée au choix des travailleurs, du propriétaire de la maison de pension ou de l'entreprise elle-même. Peu importe, la solidarité entre tous ces journaliers paraît compromise.

Examinons brièvement un autre groupe de journaliers-cheminots, ceux qui gravitent autour de la petite gare de Chelmsford, qui est la première voie d'accès aux terres agricoles de la Vallée. Leur nombre, en 1891, est beaucoup plus modeste puisqu'ils ne sont que six, dont cinq sont mariés et chefs de famille. Ce nombre réduit explique peut-être pourquoi on ne compte plus de journaliers de chemin de fer en 1901. Cela dit, en 1891, un seul se déclare célibataire et fils. Tous ont au moins 21 ans. Leur situation familiale nous amène à penser que ces hommes sont plus ou moins sédentaires et, en tant que pères de famille, ils risquent d'être journaliers toute leur vie.

La dernière région dans notre examen des journaliers des chemins de fer est le village de Cartier, situé dans le canton du même nom, au nord de Chelmsford. Ce village, à vocation ferroviaire, compte 11 hommes se déclarant journaliers en 1891 et dont la situation familiale est variée. De ces 11 cheminots, un seul est marié et chef de famille et trois sont fils célibataires. Ce qui est surprenant, par contre, c'est que plus de la moitié de ces hommes ont plus de 30 ans. À l'inverse de la situation prévalant à Chelmsford, huit des 11 journaliers sont célibataires. Néanmoins, certains d'entre eux occupent sans doute cet emploi à titre temporaire, comme ces quatre immigrants qui déclarent être de nationalité russe¹³ et qui vivent dans une maison de pension à Cartier en 1891, car deux des quatre pensionnaires sont mariés, mais sans que leurs épouses ne soient présentes. Peut-être sont-ils venus en Amérique pour se trouver un emploi afin d'épargner suffisamment et retourner s'établir sur une terre dans leur pays natal.

La situation est très différente dix ans plus tard dans ce même village de Cartier. Le métier de journalier-cheminot est devenu pour certains un emploi plus ou moins permanent. En 1901, des huit hommes déclarés *Railroad*

¹³ Ils pourraient être en fait des Polonais ou des Ukrainiens, si l'on se fie à la consonance de leur nom de famille et à leur appartenance religieuse.

Laborer, sept sont mariés et chef de famille. Un seul de ces journaliers est pensionnaire, célibataire et immigrant. Il se peut alors que l'emploi de journalier-cheminot ait été plus ou moins temporaire à Cartier en 1891, soit pour des immigrants ou des célibataires, mais que cet emploi soit devenu le gagne-pain permanent de certains chefs de famille en 1901. Bien que cet emploi ait pu être temporaire en 1891, puisque aucun des 11 journaliers de Cartier n'est encore journalier-cheminot en 1901, cela n'a pas empêché trois de ces journaliers-cheminots de 1891 d'habiter à Dowling en 1901, deux à titre de mineurs et un autre en tant que journalier agricole.

Il faut alors admettre que, comme le journalier minier, il ne semble pas y avoir de tendances communes observées chez les journaliers de chemin de fer. En effet, la situation observée à Cartier est l'inverse de celle mise en lumière à Sudbury. Il faut donc reconnaître qu'un même secteur économique affiche des caractéristiques diverses qui s'expliquent peut-être par la localisation et par la nature même des activités ferroviaires.

Le journalier agricole

Comme nous l'avons mentionné, notre approche du monde rural retiendra deux définitions de ce que nous considérons comme étant des journaliers : la première comprend tous les individus qui se déclarent journaliers dans le recensement, incluant les journaliers de ferme et les journaliers généraux; la seconde comprend les agriculteurs et les fils d'agriculteurs qui déclarent avoir travaillé six mois ou plus hors de la ferme. Tout agriculteur qui déclare un salaire provenant d'un travail fait pendant cinq mois ou moins en dehors de sa ferme sera considéré comme agriculteur, car ce travail permet et parfois même exige un autre emploi pendant les longs mois d'hiver. Pour cette étude, nous avons aussi tenu compte, dans la mesure du possible, du nombre d'acres appartenant à chaque agriculteur¹⁴.

Arrêtons nous d'abord sur notre source primaire pour traiter des journaliers, soit les recensements nominatifs de 1891, de 1901 et de 1911. Selon les instructions données au recenseur en 1901, le métier qui doit être inscrit doit être l'emploi principal de la personne. « La première ou principale

¹⁴ Nous avons prêté en considération les propos de Normand Séguin qui, dans son étude (« L'agriculture de la Mauricie et du Québec », (dans *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol 35, no 4, p. 537-562) mentionne que tous ceux qui possèdent une terre ne sont pas nécessairement des agriculteurs. Selon lui, plusieurs pratiquaient l'agriculture comme une occupation secondaire, surtout ceux qui ne possédaient que de petits lopins de terre. Séguin introduit le concept du pseudo-exploitant ainsi que de semi-exploitant, parmi lesquels se retrouvent de nombreux journaliers. Séguin considère comme les exploitants, c'est-à-dire les véritables agriculteurs, ceux qui vivent de leurs terres et qui possèdent des terres de moyennes à de grandes terres.

occupation est la seule qui devra être inscrite; c'est-à-dire, celle dont dépend principalement la condition de vie et dont sont principalement dérivés les gages, émoluments ou revenus (Recensement du Canada, 1901) ». Or, comme les agriculteurs ne tirent pas de salaires, mais considèrent l'agriculture comme leur première occupation, il semble qu'ils ne se déclareraient pas journaliers s'ils faisaient du travail de journalier à temps partiel pour arrondir leur budget familial.

Selon Peter Gossage (1999), comme les journaliers ont une forte mobilité entre les différents secteurs économiques, il considère un homme comme journalier ou comme un agriculteur seulement s'il a déclaré cette profession toute sa vie, soit dans les recensements, soit dans les déclarations d'occupation dans les registres paroissiaux. Un homme qui déclare le même métier toute sa vie appartient à un secteur socioéconomique stable et on peut estimer qu'il est aisé et qu'il n'a pas besoin de toujours se déplacer pour trouver de meilleurs emplois. Les artisans indépendants et les ouvriers spécialisés font partie de cette catégorie, car, selon Peter Gossage, ils ont été affectés moins rapidement par l'industrialisation (Gossage, 1999 : p. 192). Ceux qui ne font pas partie de cette catégorie, en revanche, sont les agriculteurs et les journaliers.

Revenons aux recensements, car cette source mérite des commentaires. En observant notre source première, nous avons remarqué plusieurs corrections du recensement qui méritent d'être soulignées. Plusieurs entrées sont incohérentes et certaines données ont été corrigées par une autre personne que le recenseur. Prenons, par exemple, les métiers enregistrés par le recenseur de la région de Blezard et Hanmer en 1901, D. Frappier. Ce dernier note que Louis Jolie se déclare cultivateur et qu'il a gagné 106 \$ dans un métier qui n'était pas son occupation principale. Par la suite, quelqu'un a rayé son métier et a écrit au-dessus, en anglais, *F. Lab.*, lui attribuant ainsi l'occupation de journalier agricole. Cela démontre clairement le problème de définition du métier de journalier, car même si certains ne se considèrent pas ainsi, le titre de journalier leur est attribué.

Ce phénomène se produit assez fréquemment dans le recensement de 1901 de Hanmer et Blezard. Nous pouvons compter 75 cas de corrections ou d'ajouts faits après et aucune de ces corrections n'a été mentionnée par les auteurs qui avaient déjà utilisé ces recensements. Toutes les corrections sont en anglais, tandis que le recensement est écrit en français, ce qui indique clairement que quelqu'un a corrigé le recensement¹⁵. Nous ne savons pas pourquoi ces corrections ont été effectuées, mais il se peut qu'elles aient été faites pour des raisons d'uniformité. Certaines de ces corrections se résument à l'ajout du mot *son* (fils) dans la case d'occupation restée vide.

¹⁵ Ce n'est pas parce qu'il fut rédigé en français qu'il fut corrigé, car tous les recensements de la région rédigés en anglais le furent également corrigés.

Cette correction indiquerait alors que ces individus ont comme emploi celui d'être de fils d'agriculteur. Il y a six corrections de ce genre. Ces hommes ont tous entre 16 et 27 ans, ne déclarent pas de métier, ni de salaire et leurs pères sont tous agriculteurs. Cela démontre que le correcteur leur attribue le titre de fils d'agriculteurs, car leurs pères sont véritablement des agriculteurs et ne déclarent aucun salaire. De plus, puisque l'oisiveté n'est pas courante dans les familles agricoles, les correcteurs supposent que ces fils travaillaient pour leur père.

La plupart des corrections observées dans le recensement de 1901 de Hanmer et Blezard, se rapportent aux emplois miniers. Néanmoins, huit fils d'agriculteurs ainsi que quatre agriculteurs ont vu leur déclaration d'occupation modifiée pour passer à *F. Lab.* Ces hommes, qui ne se considéraient pas journaliers, ont ainsi été considérés comme tels par le correcteur, car deux de ces quatre agriculteurs avaient travaillé six mois hors de leur ferme et les deux autres avaient travaillé sept mois hors de leur ferme. Les fils d'agriculteurs¹⁶ ont eux aussi travaillé plus de six mois en dehors de la ferme, certains même jusqu'à huit mois. Il est important de remarquer deux incohérences apparentes apportées aux corrections du recensement. La première concerne un certain David Vallé (écrit Vally) qui se dit agriculteur tout en déclarant avoir travaillé sept mois et avoir réalisé un gain de 182 \$ dans un autre métier. L'emploi principal de Vallé, étant agriculteur, n'a pas été rayé comme ce fut le cas des autres agriculteurs qui travaillaient hors de la ferme pendant plus de six mois. Pourtant, en examinant sa situation, il semble être journalier, ne possédant que 80 acres¹⁷ et ayant travaillé dans un autre métier pendant la moitié de l'année.

La deuxième incohérence observée dans le recensement de Hanmer et Blezard, en 1901, concerne Adélard Pilon, qui se déclare fils d'agriculteur et affirme avoir travaillé cinq mois dans un autre emploi qui n'est pas son métier principal. Pilon déclare avoir gagné 130 \$, mais son métier a néanmoins été modifié pour celui de journalier agricole. Une explication possible dans ce cas serait que, même si Pilon a travaillé moins de six mois en dehors de la ferme, son père, un cultivateur, n'avait que 80 acres de terre. Peut-être était-ce le facteur déterminant pour le considérer comme journalier agricole. Tous les autres fils de cultivateurs dont l'occupation n'a pas été corrigée ont travaillé moins de quatre mois dans un autre emploi et leur père possédait en moyenne 160 acres de terre.

¹⁶ Dans le recensement de Hanmer et Blezard en 1901, les fils des chefs de famille sont déclarés comme pensionnaires, mais ils sont en effet fils et sont traités comme tels dans cette étude.

¹⁷ Le nombre d'acres que possède un journalier dans la Vallée peut être assez considérable à cause du fait de l'ouverture récente de la région.

Cette correction de l'occupation déclarée est très révélatrice, car elle implique une relecture des données recueillies sans doute pour la compilation des données. Il est fort probable que certaines gens, qui ne se considéraient pas journaliers, aient été déclarées comme tels par l'officier du recensement ou par le correcteur du recensement. Par exemple, William Watson, qui se déclare « moqueur à la mine » dans le recensement des cantons de Blezard et de Hanmer en 1901, est considéré comme mineur par ce même correcteur du recensement. En fait, plusieurs individus ont eu tendance à décrire leur métier comme leur type d'occupation¹⁸. Par exemple, un homme qui travaille à la mine Stobie en 1901 se déclare comme « elpeur à mine », un autre se déclare « brasseur de roches »¹⁹. À des fins de standardisation, on aurait ainsi modifié parfois les déclarations d'occupation de plusieurs individus et cela mérite d'être retenu.

Il n'est pas étonnant de découvrir que certains journaliers agricoles ne se déclaraient pas tels, préférant se dire agriculteurs. La raison nous paraît évidente, la société estime qu'il est plus noble d'être agriculteur que simple journalier agricole.

Les corrections du recensement nominatif de 1901 sont également présentes dans les recensements des autres cantons de la Vallée. Dans le recensement de Balfour et de Chelmsford, le correcteur a ajouté, à 17 reprises, l'occupation de fils d'agriculteur pour des adolescents sans occupation et dont les pères étaient agriculteurs. Tous les pères identifiés comme agriculteurs ne déclarent aucun salaire, sauf pour l'un d'eux qui déclare avoir travaillé quatre mois et avoir gagné 150 \$. Il est intéressant de remarquer que s'il n'y a pas d'occupation déclarée, le correcteur a automatiquement considéré que ces fils avaient comme occupation de travailler sur la terre familiale avec leur père.

Il n'y a néanmoins aucune correction du recensement de Cartier et cela ne peut être expliqué. En revanche, les corrections apportées au recensement de Rayside sont du même genre que celles de Chelmsford et de Balfour. Dans le recensement du canton de Rayside, 61 ajouts de fils d'agriculteurs ont été inscrits. Encore une fois, leurs pères se déclaraient tous agriculteurs et ne déclaraient aucun salaire, ni de mois travaillés hors de la ferme.

La notion de journalier implique, comme nous l'avons vu plus haut, une certaine mobilité, ce qui rend très difficile les reconstitutions en raison des déplacements que cela entraîne. Toutefois, la banque de données de la société généalogique de l'Ontario (OGSPI, 2005) s'est révélée encore une fois utile. En

¹⁸ Cette pratique serait courante si l'on en juge par Peter Gossage dans son livre *Families in Transition, Industry and Population in Nineteenth-Century Saint-Hyacinthe* (1999). En effet, selon lui les recenseurs à Saint-Hyacinthe attribuaient la description du métier comme occupation des gens qui travaillaient dans les fabriques pour mieux distinguer ce qu'ils y faisaient. Vt, voir p. 190-191.

¹⁹ Voir le Recensement nominatif, canton de Blezard et Hanmer, tableau 2, page 5, 1901.

utilisant le recensement nominatif de 1891 de Chelmsford et de Cartier, ainsi que les données de la société généalogique, nous avons pu saisir une partie de la mobilité du journalier. Ainsi, dans la région de Chelmsford et de Cartier en 1891, il y a 54 journaliers, dont 17 sont des journaliers-cheminots, deux des journaliers de ferme et 35 des journaliers généraux. De ces 54 journaliers, moins de la moitié ont été retracés. En effet, nous avons repéré 22 de ces individus, soit huit en 1881 et 14 en 1901. Tous ont été repérés seulement une fois soit en 1881, soit en 1901. Selon nos résultats, sept²⁰ des huit individus retrouvés en 1881 étaient déjà journaliers, l'autre était agriculteur en 1881 et est devenu journalier en 1891. On ne s'étonnera pas qu'aucun de ces journaliers n'ait été présent dans la région en 1881, car la région n'était pas encore ouverte.

Quant aux 14 individus repérés en 1901 à Cartier, seulement cinq sont encore journaliers, sept sont devenus agriculteurs et deux, mineurs. Bien que pour la plupart, leur métier ait changé, la majorité d'entre eux sont restés dans la région. Quatre de ces individus se sont établis sur des terres à Chelmsford, à Rayside et à Balfour, deux sont devenus mineurs et résidaient à Dowling et, enfin, quatre des individus qui sont restés journaliers ne se sont pas déplacés. Ces quatre individus, âgés entre 31 et 47 ans, seront probablement journaliers à vie en raison de leur âge et du fait qu'aucun de ces hommes ne possède de terre. Soulignons en outre que 40 individus sur un total de 54 n'ont pas pu être repérés dans le recensement de 1901 : impossible alors de savoir s'ils étaient morts ou s'ils étaient partis vers d'autres provinces ou vers d'autres régions non encore couvertes par la société généalogique de l'Ontario.

Nous inspirant du recensement de 1901, faisons maintenant le portrait des 162 journaliers installés dans la Vallée²¹. Soixante d'entre eux sont chefs de famille, les autres étant soit des pensionnaires, soit des fils, soit membres de la parenté (frères, cousins, etc.). Soixante-deux sont mariés, tandis que 97 sont célibataires et trois sont veufs. Ces données mettent en évidence le fait que ce ne sont pas tous les journaliers qui sont de jeunes célibataires, ou des fils d'agriculteurs. Les données montrent que 40 % des journaliers ont plus de 30 ans et que 42 % sont chefs de famille, ce qui indique sans doute une permanence de leur situation professionnelle²². Alors, il apparaît que seulement 97 des 162 journaliers ont la possibilité de devenir agriculteur, car les autres ont atteint un âge qui limite leur possibilité de le devenir.

²⁰ Incluant un aide à la scierie (*sawmill hand*).

²¹ On considère la Vallée comme toute la Vallée agricole de la région de Sudbury : elle inclut Hanmer, Bleazard, Chelmsford, Rayside ainsi que Balfour.

²² Voir, à ce sujet, les réflexions de Bruno Ramirez (1991) dans *Par monts et par vaux*, p. 30.

Tableau 2
Situation familiale des journaliers dans la Vallée en 1901

chefs de famille	64
pensionnaires	64
filis	30
membres de la parenté	4
Total :	162

* Source : Recensement nominatif, canton de Chelmsford et Balfour, canton de Hanmer et Blezard, canton de Rayside, 1901.

Tableau 3
Statut matrimonial des journaliers dans la Vallée en 1901

célibataires	97
mariés	62
veufs	3
Total :	162

* Source : Recensement nominatif, canton de Chelmsford et Balfour, canton de Hanmer et Blezard, canton de Rayside, 1901.

Tableau 4
Âge des journaliers dans la Vallée en 1901

20 ans et moins	31
de 21 à 29 ans	69
30 ans et plus	62
Total :	162

* Source : Recensement nominatif, canton de Chelmsford et Balfour, canton de Hanmer et Blezard, canton de Rayside, 1901.

De façon à mieux comprendre le journalier et pour avoir une meilleure vue d'ensemble, nous avons utilisé également le recensement de 1911, qui vient récemment d'être rendu accessible au public. Cette source s'avère très utile, car elle contient de nouvelles informations absentes des recensements précédents, tels le métier secondaire, s'il y a lieu, le nombre de semaines travaillées pendant l'année au lieu du nombre de mois. Il en est de même des « heures de travail par semaine à l'emploi principal » (Recensement du Canada, 1911).

On sera peut-être surpris du fait que la majorité des agriculteurs déclarent un salaire. Nous savons par ailleurs qu'ils sont de véritables agriculteurs, car

tous déclarent avoir travaillé 52 semaines sur leur terre et qu'ils travaillent à leur compte. Afin de séparer les journaliers des agriculteurs, ainsi que des fils d'agriculteurs, nous avons appliqué systématiquement la même méthode pour désigner les journaliers. Celle-ci se résume à quelques propositions. Nous n'avons pas retenu les fils d'agriculteurs qui, bien que se déclarant journaliers, ont travaillé plus de 40 semaines sur la ferme, probablement celle de leur père. Les pères de ces fils doivent être cependant des agriculteurs, avoir indiqué qu'ils travaillent à leur propre compte et avoir travaillé leur terre durant plus de 32 semaines. Quelques agriculteurs ont inscrit journalier ou *Bushman* comme étant leur métier principal et agriculteur comme métier secondaire, sauf qu'ils avaient été journaliers pendant seulement 12 semaines tout en étant agriculteurs pendant 40 semaines. Aussi fallait-il les considérer comme des agriculteurs.

Il serait important de noter que le recensement de la région de Rayside en 1911 a été corrigé, tout comme l'a été celui de 1901. Le correcteur a rayé tous les salaires et le nombre de semaines déclarées par les cultivateurs, car les cultivateurs qui travaillent pour eux-mêmes ne devaient pas le déclarer. Peu importe, plusieurs de ces cultivateurs de la Vallée déclarent un salaire ou le nombre de semaines travaillées, habituellement 52 semaines. Ces corrections portées sur les recensements de la région de la Vallée en 1911 ne sont pas systématiques et uniformes. Souvent, le correcteur a rayé le salaire d'un cultivateur, tandis que plus loin, il ne raye pas le salaire d'un autre cultivateur affichant les mêmes caractéristiques. De plus, c'est surtout le recensement de la région de Rayside qui a été corrigé, mais les autres ont eux aussi reçu quelques corrections occasionnelles.

Selon le recensement de 1911, le nombre de journaliers dans la Vallée a augmenté considérablement entre 1901 et 1911 : de 162 journaliers à 249. La région de Chelmsford, devenue un petit centre économique, a retenu le même nombre de journaliers qu'elle comptait en 1901, mais les structures occupationnelles ont changé. Ce n'est plus un village exclusivement agricole. En effet, il y a 40 journaliers liés à l'industrie forestière, deux journaliers agricoles, trois journaliers-cheminots et neuf journaliers généraux. L'augmentation du nombre des journaliers vient surtout de la région de Rayside, où il y a, en 1911, 73 journaliers, la majorité d'entre eux étant liés à l'industrie forestière. Il est évident que cette industrie prend une place importante dans la Vallée, car 119 des 249 journaliers en font partie, soit en déclarant avoir travaillé directement dans les chantiers, dans les camps ou dans une scierie. Il y a 52 journaliers agricoles dans toute la Vallée pendant cette période, et la grande majorité, soit 36, provient de la région de Hanmer et de Blezard.

Tableau 5
Journaliers dans la Vallée en 1911

journaliers agricoles	62
journaliers-cheminots	6
journaliers forestiers	119
journaliers généraux	53
journaliers agricoles et forestiers	3
manœuvres	4
autres (journaliers de routes et de fabriques)	2
Total :	249

* Source : Recensement nominatif du Canada de 1911, sous-district de Balfour, Morgan, ville de Chelmsford, village de Larchwood, Froy, sous-district de Rayside, Lumsden, canton de Bowell, sous-district de Blezard, canton de Hanmer, village de Blezard Valley.

Nous sommes donc portée à croire que, plus fréquemment qu'auparavant, les hommes deviennent journaliers. Sans doute que l'industrie forestière, bien implantée dans la Vallée, permet à ceux qui n'ont peut-être pas de terre de survivre grâce à un travail rémunéré.

Conclusion

Le but de cette recherche était d'examiner le journalier que l'historiographie a longtemps négligé. Le concept de journalier recouvre différents métiers ainsi que des individus vivant différentes étapes dans leur vie, certains étant pères de familles et d'autres, fils. Le métier de journalier englobe plusieurs personnes de régions et de pays divers, toutes ayant en commun l'échange de travail manuel pour un salaire. Ce métier est considéré comme non spécialisé, ce qui ne veut pas dire que ces hommes ont peu contribué au développement des régions et des secteurs où ils ont œuvré. Leur contribution, même dans les secteurs hautement mécanisés comme les mines et les chemins de fer, reste majeure.

Il faut noter aussi que l'emploi du journalier, au tournant du siècle, est un métier d'homme, bien que nous ayons trouvé trois femmes déclarant cet emploi dans les recensements nominatifs de la région de Sudbury. Il n'est toutefois pas possible de savoir si elles avaient été indiquées par erreur ou si elles l'étaient véritablement.

Il n'a pas été facile de trouver des facteurs communs entre les journaliers des trois secteurs économiques examinés. Chaque secteur présente des traits communs comme nous l'avons démontré, bien que tous indiquent qu'il s'agit d'un emploi temporaire. Ainsi, dans le secteur minier, plusieurs hommes quittent sans prévenir après leur première embauche, car c'est leur façon d'exprimer leur mécontentement. Les journaliers-cheminots peuvent

demeurer plus longtemps sur place, selon leur lieu de travail. Le métier devient plus permanent s'il est occupé par des hommes mariés et pères de famille. Pour plusieurs, le travail est éphémère avec tout ce que cela comporte d'insécurité financière pour la famille.

La situation du journalier agricole peut également varier. Le travail de journalier agricole est le lot de gens ruraux qui sont fermiers ou qui viennent d'une famille agricole et qui ne peuvent pas faire vivre leur famille de la terre. Certains de ces hommes peuvent être journaliers à l'année longue et d'autres, quelques mois seulement, peu importe, le journalier occupe une grande place dans la structure occupationnelle de la Vallée.

Il serait faux de croire que le journalier agricole n'a aucune qualification. Comme le souligne Harry Braverman, le travail agricole est complexe et fait appel à beaucoup d'habiletés qui ont été apprises au fil des ans sur la terre familiale (Braverman, 1974 : p. 300). Ce sont néanmoins des talents qui ne sont pas reconnus par la société, car ils sont abondants en raison du grand nombre de fils d'agriculteurs sur le marché de travail. L'exemple du journalier de jour et du rouleur B — des emplois dans le secteur minier — B est également révélateur. Les deux exercent un emploi qui ne requiert aucun apprentissage puisqu'il s'agit d'un travail manuel. Mais celui sous terre sera qualifié de rouleur (*mucker* ou *trammer*) et échappera ainsi à l'image du journalier pour revêtir une appellation plus noble. On pourrait dire la même chose du serre-freins et du garde-ligne : peu les sépare du journalier-cheminot.

Dressons un parallèle entre les travailleurs forestiers et les journaliers. Selon Ian Radforth (1987), les travailleurs de forêt sont considérés comme des travailleurs non spécialisés alors qu'en réalité, ce sont des spécialistes de la forêt et ils ont plusieurs habiletés et plusieurs connaissances pour accomplir leurs tâches (Radforth, 1987 : p. 67). Braverman a aussi tenu des propos similaires en expliquant le recours au concept de travailleur semi qualifié (Braverman, 1974 : p. 297). Ce concept de travail semi qualifié est apparu comme par enchantement en 1930 lorsqu'un responsable des statistiques américaines, Dr. Alba Edwards, décide d'attribuer ce qualificatif à tous ceux qui opèrent une machine, même si le temps d'apprentissage requis est généralement fort bref.

Assurément, la notion de spécialisation et le salaire qui en découle constituent un produit social qui a désavantagé les journaliers, beaucoup trop nombreux sur le marché du travail.

Références

Sources primaires :

ARCHIVES NATIONALES DU CANADA (1891). Recensement de 1891, canton de Chelmsford et Cartier, et territoires non organisés.

- ARCHIVES NATIONALES DU CANADA (1891). Recensement de 1891, Blezard et McKim.
- ARCHIVES NATIONALES DU CANADA (1901). Recensement de 1901, canton de Balfour, village Chelmsford et territoires non organisés.
- ARCHIVES NATIONALES DU CANADA (1901). Recensement de 1901, canton de Blezard et Hanmer, village de Stobie.
- ARCHIVES NATIONALES DU CANADA (1901). Recensement de 1901, canton de Rayside.
- ARCHIVES NATIONALES DU CANADA (1901). Recensement de 1901, village de Cartier.
- ARCHIVES NATIONALES DU CANADA (1901). Recensement de 1901, ville de Sudbury.
- ARCHIVES NATIONALES DU CANADA (1901). Recensement de 1901, volume I.
- ARCHIVES NATIONALES DU CANADA (1911). Recensement de 1911, canton de Rayside.
- ARCHIVES NATIONALES DU CANADA (1911). Recensement de 1911, canton de Balfour.
- ARCHIVES NATIONALES DU CANADA (1911). Recensement de 1911, ville de Chelmsford.
- ARCHIVES NATIONALES DU CANADA (1911). Recensement de 1911, canton de Hanmer, village de Blezard Valley.
- Fiche d'embauches de l'Inco, lettres B et L, 1912-1914.
- ONTARIO GENEALOGICAL SOCIETY PROVINCIAL INDEX (OGSPI) (2006). Disponible à <http://www.ogs.on.ca/ogspi>

Sources secondaires :

- AVERY, D. (1983). « Canadian Immigration Policy and the Foreign Navy, 1896-1914 », dans M. S. Cross et G. S. Kealey (dir.), *Readings in Canadian Social History*, vol. 4, *The Consolidation of Capitalism 1896-1929*, Toronto, McClelland & Stewart, p. 47-73.
- BASKERVILLE, P., et E. W. SAGER (1998). *Unwilling Idlers*, Toronto, University of Toronto Press, 294 p.
- BOUCHARD, G. (1996). *Quelques Arpents d'Amérique : population, économie, famille au Saguenay, 1838-1971*, Montréal, Boréal, 635 p.
- BRAVERMAN, H. (1974). *Labor and Monopoly Capital, The Degradation of Work in the Twentieth Century*, New York, Monthly Review Press, 338 p.
- BRAY, M., et A. THOMPSON (1992). *At the End of the Shift: Mines and single-industry towns in Northern Ontario*, Toronto, Dundurn Press, 208 p.

- CRAVEN, P., et T. TRAVES (1986). « Dimensions of Paternalism: Discipline and Culture in Canadian Railway Operations in the 1850's », dans C. Heron et R. Storey (dir.), *On the Job, Confronting the Labour Process in Canada*, Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, p. 47-74.
- DAOUST, A. (2003). « La mobilité interne des ouvriers-mineurs de l'Inco », dans G. Gaudreau (dir.), *L'histoire des mineurs du Nord ontarien et québécois*, Sillery, Septentrion, p. 211-227.
- DE LA RIVA, P. (1995). « Les Canadiens-Français et le travail minier dans la région de Sudbury, 1886-1912 », *Revue du Nouvel-Ontario*, n° 17, p. 29-47.
- DE LA RIVA, P. (1998). *Mine de Rien. Les Canadiens français et le travail minier à Sudbury, 1886-1930*, Sudbury, Prise de parole et Institut franco-ontarien, 239 p.
- DENNIE, D. (2001). *À l'ombre de l'INCO*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 286 p.
- DICTIONNAIRE HACHETTE ENCYCLOPÉDIQUE (2001). Paris, Hachette, 1858 p.
- GAUDREAU, G. (dir.) (2003). *L'histoire des mineurs du Nord ontarien et québécois*, Sillery, Septentrion, 296 p.
- GOLTZ, E. (1992). « The Image and the Reality of Life in a Northern Ontario Company-Owned Town », dans M. Bray et A. Thomson (dir.), *At the End of the Shift: Mines and single-industry towns in Northern Ontario*, Toronto, Dundurn Press, p. 62-91.
- GOSSAGE, P. (1999). *Families in Transition, Industry and Population in Nineteenth-Century Saint-Hyacinthe*, Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 299 p.
- HERON, C., et R. STOREY (1986). « On the job in Canada », dans C. Heron et R. Storey (dir.), *On the Job, Confronting the Labour Process in Canada*, Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, p. 3-46.
- KEALEY, G. S. (1995). *Workers and Canadian History*, Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 458 p.
- Krats, P.V. (1992). « All that Glitters: Speculation and Development in the Minor Minerals of the Sudbury Area », dans M. Bray et A. Thompson (dir.), *At the End of the Shift: Mines and single-industry towns in Northern Ontario*, Toronto, Dundurn Press, p. 45-61.
- LE PETIT LAROUSSE (1959). Paris, Librairie Larousse, 1795 p.
- MONTGOMERY, D. (1987). *The Fall of the House of Labour, The Workplace, the State and the American Labor Activism, 1865-1925*, Cambridge, Cambridge University Press, 494 p.
- OWENS, C. (2005). « Le licenciement d'avril 1919 à la Mond Nickel: drame ou simple épisode de la vie ouvrière? », dans M. Tremblay, S. Lafortune et P. Sawyer (dir.), *Actes de la 11^e Journée Sciences et Savoirs*, Sudbury, ACFAS-Sudbury, p. 131-161.

- PALMER, B. D. (1983). *Working Class Experience, The Rise and Reconstitution of Canadian Labour, 1800-1980*, Toronto et Vancouver, Butterworths, 347 p.
- PALMER, B. D. (dir.) (2000). *Labouring the Canadian Millennium, Writings on Work and Workers, History and Historiography*, St-John's, Canadian Committee on Labour History, 483 p.
- PRUD'HOMME, A. (1999). « Les pensionnaires apparentés et non apparentés dans la région de Sudbury 1891-1901 », Thèse de maîtrise (histoire), Sudbury, Université Laurentienne, 211 p.
- RADFORTH, I. (1987). *Bushworkers and Bosses*, Toronto, University of Toronto Press, 336 p.
- RAMIREZ, B. (1991). *Par monts et par vaux*, Montréal, Boréal, 204 p.
- REILLEY, K. (1995). « Les Italiens de Copper Cliff, 1886-1912 », *Revue du Nouvel-Ontario*, n° 17, p. 49-76.
- REILLY, K. (1996). « Migration transatlantique et migration continentale : le cas des Italiens de Copper Cliff, 1886-1914 », Thèse de maîtrise (histoire), Université Laurentienne, 194 p.
- REILLY, K. (2003). « Mobilité transatlantique et mobilité continentale avant la Première Guerre mondiale : les Italiens de Copper Cliff », dans G. Gaudreau (dir.), *L'histoire des mineurs du Nord ontarien et québécois*, Sillery, Septentrion, p. 93-115.
- SAARINEN, O. W. (1999). « Finns in the work place », dans O. W. Saarinen (dir.), *Between a Rock and a Hard Place : A Historical Geography of the Finns in the Sudbury Area*, Waterloo, Wilfrid Laurier University Press, 328 p.
- SÉGUIN, N. (1982). « L'agriculture de la Mauricie et du Québec », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 35, no 4, mars, p. 537-562.
- VANDER MEULEN, J. (2003). « Autonomous toil: A working class history of Mond Nickel mine workers in Northern Ontario, 1901-1910 », Thèse de maîtrise (histoire), Université Laurentienne, 94 p.
- Webster's New World Dictionary* (1974). Toronto, Nelson, Foster & Scott Ltd.

